

La belle histoire

Suzanne Bouchard

Volume 20, numéro 2, automne 2011

La langue vivante de la clinique psychanalytique II

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1007609ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1007609ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

1192-1412 (imprimé)

1911-4656 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, S. (2011). La belle histoire. *Filigrane*, 20(2), 23–31.
<https://doi.org/10.7202/1007609ar>

Résumé de l'article

Dans cet article l'auteure illustre un parcours analytique où les mots, véritable terre d'exil, faisaient événement. Défiant toute logique de l'avoir et de l'être, du familier et de l'étranger les mots dévoilaient ce qu'ils cachaient, communiquaient hors dialogue et, bien que considérablement agissant, ne permettaient pas qu'un espace psychique se constitue à l'intérieur du sujet. Le lecteur est ici invité à questionner ses propres référents psychanalytiques en se laissant rejoindre, troubler par les mots lus, en acceptant de ne pas « savoir ce qui se dit derrière la porte », et de vivre avec cette incertitude qui soutient la curiosité épistémologique.



La belle histoire

Suzanne Bouchard

Dans cet article l'auteure illustre un parcours analytique où les mots, véritable terre d'exil, faisaient évènement. Défiant toute logique de l'avoir et de l'être, du familier et de l'étranger les mots dévoilaient ce qu'ils cachaient, communiquaient hors dialogue et, bien que considérablement agissant, ne permettaient pas qu'un espace psychique se constitue à l'intérieur du sujet. Le lecteur est ici invité à questionner ses propres référents psychanalytiques en se laissant rejoindre, troubler par les mots lus, en acceptant de ne pas « savoir ce qui se dit derrière la porte », et de vivre avec cette incertitude qui soutient la curiosité épistémologique.

Il n'est pas nécessaire que tu sortes de ta maison. Reste à ta table et écoute. N'écoute même pas, attends seulement. N'attends même pas, sois absolument silencieux et seul. Le monde viendra s'offrir à toi pour que tu le démasques, il ne peut faire autrement, extasié, il se tordra devant toi.

FRANZ KAFKA

Ce serait un truisme de dire que chaque analyse est singulière. Certaines le sont pourtant plus que d'autres. Lorsque l'on me proposa d'écrire un article sur la langue me revint en mémoire, véritable télescope dans le temps, une rencontre analytique où le « mot », osons le dire, semblait se suffire à lui-même. Devant moi, une femme, la cinquantaine, jonglait avec l'idée d'une analyse en l'absence de tout signe, verbal ou non, de reconnaissance ou d'intérêt. Le débit verbal était fluide, la parole aisée et les mots nombreux, mais, apparemment, sans lien intime entre eux : ils étaient posés là sans se relier au présent et encore moins au passé. L'illocutoire. L'association se voulait libre mais les paroles paraissaient soudainement gouvernées par les processus primaires et ce que cette personne énonçait comme relevant du familier était traversé par une « inquiétante étrangeté ». Demandait-elle vraiment, j'en étais saisie, une analyse pour s'éloigner d'elle-même ? Le propos, pour bizarre qu'il fut, m'interpellait. Destituée (autant que faire se peut) d'elle-même, sa langue, ou plutôt ses mots, la présentifiaient, la précédaient, l'emprisonnaient.

Sa démarche fut particulièrement paradoxale : tenter de se fuir en se livrant, mais cela elle ne s'en doutait pas, à ce qu'elle n'avait jamais osé sentir à l'intérieur d'elle, « sa vie psychique ». Réinventer, en présence, un langage qui la délivrerait d'une langue empruntée, morte.

Le texte qui suit invite le lecteur à questionner ses propres référents psychanalytiques en se laissant rejoindre, troubler par les mots lus, en acceptant de ne pas « savoir ce qui se dit derrière la porte », et de vivre avec cette incertitude qui soutient la curiosité épistémologique.

* * *

Du soleil levant au soleil couchant depuis ce premier contact téléphonique, elle s'était questionnée sur le bien-fondé de sa présence ici. Mille fois elle avait pensé annuler. Mais l'hésitation était suspecte et, se connaissant, quoique depuis quelque temps elle ne se connaissait plus justement, elle avait obtempéré pour un essai. Elle espérait que cela ne me heurte pas l'intention n'était pas de me faire passer un examen, surtout que, le fait était là, c'est d'elle dont il serait question. D'être là, devant moi, en cette journée pluvieuse, réveillait en elle un sentiment incroyable d'étonnement, voire une impression d'irréalité. Avec éloquence elle s'avoua sans mots. La chose, bien qu'elle puisse me sembler étrange voire incongrue, lui était familière. C'était, entre autres souffrances, ce qui expliquait sa démarche dans ce lieu inhabituel. Prisonnière d'un discours sans adresse elle allait soliloquant sans discontinuer et se retrouvait mutique dès que quelqu'un, qu'il le voulût ou pas, puisse faire office d'interlocuteur. Sa question devenait bifide : passionnée par la langue, était-il seulement utile de la nommer tant elle était convaincue qu'il n'y en avait qu'une seule, elle ne savait plus si celle-ci la vivifiait ou l'anesthésiait. Longuement, poétiquement, intensément elle se raconta. Elle vivait, telle un anachorète, dans un isolement qui, sous couvert d'amour de la solitude et « autres balivernes de ce genre », avait jusqu'à tout récemment réussi à la tromper. Le leurre n'avait été que douceur et tendresse, et béatement elle s'y était endormie, toxicomane, si la chose se pouvait, de son indépendance. Côté les pairs, respecter les échéanciers, se présenter aux examens scolaires relevaient de la torture. Elle avait donc choisi une technique et, les études collégiales terminées, elle s'était réfugiée dans la lecture et l'apprentissage de la langue française avec l'émerveillement « d'un enfant qui voit la lune ». Elle dévorait les livres : histoire, littérature, géographie, biographies, romans, poésie, philosophie, « mais très peu de psychanalyse celle-ci se souciant trop de l'humain ». Bref, son insa-

tiabilité la préservait des mondanités et la gardait, en toute quiétude, à l'abri des rencontres. Les mots lus, les mots pensés – pensés au sens de réfléchir à ce qui a fait l'objet d'une lecture – la nourrissaient, lui permettaient de parcourir le monde, la comblaient. Les questions d'intendance, quoique d'un ennui mortel, l'obligeaient à s'astreindre à un travail rémunéré. Au départ, cet emploi n'était pour elle que l'assurance d'une sécurité financière « le pain et le lait », dit-elle dans un sourire. Elle ne s'attendait surtout pas à ce qu'il la nourrisse intellectuellement, encore moins qu'il lui permette de s'épanouir. Elle accomplissait les gestes que l'on attendait d'elle avec précision et méticulosité et oui, elle se devait de l'avouer, prenait un certain plaisir au ronronnement répétitif de la tâche à accomplir, dans la mesure où celui-ci lui permettait de poursuivre ses réflexions. Elle était appréciée par ses collègues malgré sa réserve, que l'on attribuait à de la timidité. Personnellement elle les trouvait plutôt indigents, ne comprenait pas que l'on puisse converser sur tout et rien, et encore moins y prendre plaisir. Elle répudiait tout ce cortège de sentimentalités. Ceci expliquant cela, elle n'allait pas m'aimer, pas plus qu'elle ne me haïrait s'il advenait qu'elle décide de poursuivre ; nous verrions.

Jamais elle ne serait venue consulter si, quelques mois auparavant, il n'y avait pas eu cette cassure. Elle était dans les toilettes du bureau après dîner quand soudain « son regard s'était arrêté sur son regard ». Pendant un temps qu'elle ne saurait chiffrer il n'y avait plus eu de mots dans sa tête. Seulement un silence terrifiant et ces deux visages qui cette fois se voyaient. Elle avait pourtant l'habitude de ce petit jeu qui consiste à se fixer dans le miroir et se faire différentes mimiques. Vite elle avait voulu reprendre son discours intérieur ; il fallait de toute urgence qu'elle se parle ; se parler lui prouverait qu'elle était dans son corps. Depuis, elle était effrayée à l'idée de se retrouver dans le corps de quelqu'un d'autre et que, de surcroît, ce quelqu'un ne sache pas qu'elle était là. Alors elle pourrait penser qu'elle était folle. Alors on saurait qu'elle était folle. Bien qu'elle se soit toujours sentie en plein contrôle, en possession de son pouvoir elle se retrouvait tout à fait impuissante « à chasser les différentes permutations possibles ». Ce quelqu'un, quel qu'il soit, saurait-il qu'elle était là ; y serait-il aussi ou aurait-il trouvé un autre corps, le sien peut-être. Et si, oserait-elle aujourd'hui nommer ce qu'elle se murmurait depuis des jours, elle réalisait que, comme dans certains romans fantastiques, elle était morte sans le savoir. Cette idée de la mort, la folie n'en était qu'une autre figure, était insupportable et, véritable pensée incidente, ne lui laissait plus aucun répit. À partir de ce jour elle n'avait plus trouvé de repos « vous diriez dans votre jargon que je me suis obsessionnalisée ». Elle avait bien

songé s'accommoder des quelques ruminations et gestes conjuratoires qui l'envahissaient, dans la mesure où ceux-ci lui permettraient de retrouver cette paix intérieure qui lui était si chère. Mais elle ne l'avait plus retrouvée. Au plus fort de la détresse elle était allée consulter son médecin. Celui-ci avait « parlé d'une dissociation, d'une possibilité d'épisode psychotique ou d'un burn out » ce qui l'avait suffisamment effrayée pour qu'elle « se ressaisisse » et, sans se départir de la prescription, l'incertitude médicale la confortant dans sa décision, elle avait décidé de « se reprendre ».

Cette femme aperçue dans le miroir lui renvoyait en plein visage qu'à trop vivre en soi on s'exile de soi, et la réduisait dorénavant à une hyperconscience de ce corps, son corps, et de la vacuité de son monologue intérieur. Réduite à se couper elle-même la parole, un interlocuteur lui devenait vital. Choisir l'analyse était un effort ultime pour qu'une parole adressée soit l'objet d'un retour à soi, ou mieux, l'occasion d'une retrouvaille. Elle voulait s'apaiser, en finir avec cette agitation interne qui n'avait plus rien de commun avec son plaisir de penser. Phénoménologue pendant un temps, elle se questionna sur le sens de la vie : était-ce maintenant qu'elle vivait ou était-ce hier ? Elle ne se voulait pas disciple de Pyrrhon, mais « était-elle... peut-être ». Métaphore, synecdoque, rationalisation, rhétorique, hypotypose, elle en perdait son latin et moi, mon « jargon ».

Quelques mois plus tard, l'approche de Noël fut pour elle l'occasion de parler de ses parents. Combien de fois son père lui avait-il raconté sa mère ? Elle ne saurait le dire. Celle-ci était partie retrouver les siens dans son pays d'origine alors qu'elle-même n'avait que quelques mois. C'était un véritable cadeau de Noël cette histoire. Toujours la même, toujours les mêmes mots surtout, porteurs d'affection et d'espoir. Elle ne savait plus quand elle s'en était lassée. Elle savait seulement que cette année les mots resteraient vides. Absence de paroles, de paroles d'affection, d'affection dans la parole. L'absence devenait plurivoque. Il lui semblait indécent de parler d'absence, de s'en plaindre, elle qui aimait tant la solitude, elle qui de l'absence (te) s'était fait une présence. Ce n'était pas d'un manque d'amour dont elle parlait, mais plutôt d'une absence à l'intérieur même de l'amour reçu. Il me fallut un certain temps pour comprendre que l'on ne revenait pas du « pays d'origine ». Effectivement l'histoire était belle, belle comme un rêve, un rêve d'où l'on sort avant la fin sans savoir, sans trop savoir comment il a commencé. Un rêve qui, de la réalité, n'a rien à faire.

Ni commencement, ni fin, encore moins d'interruptions. Un rythme, un bercement, ni avant le langage, ni après, possiblement un ronronnement, celui qu'elle disait tant aimer.

Nous avons appris d'expérience que les processus animiques inconscients sont en soi « atemporels ». (Freud, 1920, 299).

Nous avons longtemps navigué avec « les mots des autres », que ce soit comme « mise à distance » ou comme « tentative de se dire ». Nous avons aussi traversé de longues périodes de silence qu'elle appelait, lorsqu'elle s'en « arrachait », son mutisme. Souvent elle s'en excusait : « je vous avais prévenue ». La plupart du temps elle lançait une phrase ou citait un auteur qu'elle appréciait ou pas et le paraphrasait. Elle s'était présentée « auto-suffisante », je la sentais prisonnière des mots des autres, de l'histoire des autres. Pas le « commun des mortels » mais les autres... mortels. On n'y échappe pas. Longtemps je suis restée plutôt silencieuse, bien humblement parce que je ne savais trop que dire. Peut-être simplement témoin de ce qui, de la dialectique de l'amour et de la haine, s'était aliéné dans la parole. Parfois elle citait seulement quelques mots en soulignant chaque fois de qui ils étaient puis se taisait. Je me souviens de cette séance où elle est entrée en disant « je pense à Roland (Roland Barthes probablement)... vous savez quand il parle des bras qui se tendent ? ». Ceux du désir, ceux du besoin, mais aussi ceux de l'absence lui ai-je soufflé. Ma réponse l'a étonnée. Je préférais quand « vous faisiez la morte » m'a-t-elle rétorqué. J'ai alors insisté sur « faire la morte ». L'infinif ne pouvait pas échapper à sa connaissance de la grammaire. Au moment où j'écrivis « ma réponse l'a étonnée », il me revient qu'à cette époque toute intervention de ma part faisait office de « caillou dans le soulier ».

Une cure par la parole. Ce ronronnement qui lui était si cher devenait fixité, inertie, et les mots, tout en la gardant à proximité de ses conflits lui servaient à dénier ce qui, d'elle, essayait de se dire. Au fil des séances, il me revenait parfois à l'esprit, souvent avec une pointe d'irritation d'ailleurs, « qu'elle voulait un interlocuteur » alors que je me sentais à peine, disons le rondement, « vivante » pour cette patiente. Une parole jamais terne sinon ternie par le déséquilibre d'un langage qui, de ne pas avoir de destinataire, n'arrivait plus à se signifier. Quelle place avais-je dans son histoire, qui somme toute, se disait à travers différentes rencontres littéraires ? Je pensais aussi à la métaphore freudienne :

Ici nous devons nous rappeler que le travail analytique consiste en deux pièces entièrement distinctes, qui se jouent sur deux scènes séparées et concernent deux personnages dont chacun est chargé d'un rôle différent. (Freud, 1937, 270).

C'était bien intéressant tout cela mais où allions-nous ? Avec qui ? Et pourquoi ? Mon bureau n'avait jamais été aussi peuplé ; tous ces personnages, masculins, féminins, vivants, morts, fictifs, sains, déments, déprimés, euphoriques, endeuillés... deux personnages avait-il dit ? Nous étions plusieurs... non, personne... voilà que je devenais « éphectique » à mon tour. Dans le mutisme comme dans les mots, nous étions dans une sorte de mouvement perpétuel. Sans qu'elle se tienne à l'écart, sans qu'elle soit défensive, au sens restrictif du mot, il n'y avait pourtant pas de rencontre analytique. C'était, il me semblait, la seule façon qu'elle avait de vivre et de se raconter. Mais se racontait-elle ? Peut-être se vivait-elle comme une histoire. Un conte. Dans les contes, n'est-ce pas toujours à la fin que la « vraie vie » semble commencer ? Peut-être attendait-elle que « ça » commence. Était-ce cela qu'elle essayait de dire, de me dire ? En la disant « non défensive », étais-je sourde à son discours, aveugle à ce qu'elle avait vu dans son miroir ? Son visage avait failli à la tâche en ne lui renvoyant pas avec certitude son sentiment d'unité, voire d'éternité. L'éternité. En étions-nous au « Jugement dernier » ne serait-ce que pour mettre un terme à ce qui ne finit jamais ? Ce n'était pas notre premier paradoxe. Il avait fallu que j'en vienne à ce point de lassitude pour relancer ma pensée, relancer « une parole vivante » dans cette analyse. Au théâtre, avant la première, avant les représentations, n'y-a-t-il pas les répétitions ? Assurément elle répétait, mais tout aussi assurément elle ne se souvenait pas, et les représentations étaient rares. J'avais l'impression qu'il n'y avait pas de rencontre, elle avait la certitude qu'il n'y avait pas de rupture.

C'est à cette époque que mon écharpe blanche en cachemire est réapparue. Écharpe que je croyais avoir oubliée quelque part dans un moment de distraction. Écharpe que je regrettais au risque de paraître bien matérialiste. Honteuse, elle me l'a tendue un bon matin en disant « ainsi je ne vous perdais jamais ». Un lien tout de cachemire tissé ; une absence trompée par la blancheur, la douceur et le parfum d'une écharpe. Au moment où je pensais à « la belle histoire », elle a associé sur le châle blanc de sa mère en « cachemire ». Véritable linceul dévoilant la mort en cachant la morte. Parmi toutes les condensations dont son geste était porteur (de l'instant où elle s'est approprié mon écharpe au retour de celle-ci) retenons, dans le cadre de cet écrit, la portée de ces quelques mots « faire la morte ». Toutes ces années à se penser l'enfant d'une mère morte et s'apercevoir au détour d'une écharpe, que c'est de sa propre mort dont il était question. La vie, la mort, le meurtre de soi. Il lui était difficile de décrire ce qu'elle éprouvait. Cela pouvait ressembler « à ce qui m'avait amenée ici mais de façon moins dramatique ». Ressentir,

s'approprier ce ressenti, le laisser libre quitte « à être envahie » devenait possible sans que sa pensée devienne « trop folle ». . . ., juste assez folle, ajouta-t-elle mi-figue mi-raisin. Dans un renversement qui lui était familier elle me dit « en tout cas vous ne m'apportez pas la paix intérieure qui, à l'époque, a motivé ma démarche auprès de vous ». Cette fois j'ai insisté sur « intérieure » en suggérant que l'on pourrait peut-être commencer par cela. Jusqu'à présent, pour cette femme, les mots avaient fait office de présence, de lien, de vie ou mieux de « châte blanc » dans la mesure où elle les sollicitait. Peu de place pour une pensée personnelle quand la parole se désolidarise du sujet. Cette paix qu'elle désirait tant avait si peu à voir avec le plaisir en son principe. Les mots des autres, les siens, tout en continuant de faire office de refuge, se chargeaient désormais d'une certaine sensorialité/sensualité sans pour autant « que tout se désorganise en moi ». Le plaisir devenait envisageable du côté de la vie. Un apaisement plaisant, un plaisir qui apaise ; d'abord se sentir « bien », ensuite prendre plaisir. S'éprouver comme étant le sujet de l'objet de sa parole.

« Que je repose en paix » aurait pu résumer avec assez d'exactitude cette paix intérieure qu'elle souhaitait retrouver, au risque d'autotomiser à nouveau son appareil psychique. Quoi de mieux pour arrêter le mouvement à l'intérieur de soi que de l'endormir avec des mots, surtout quand ils sont si beaux. Pourtant de « paix » il n'était plus vraiment question. L'apaisement que lui procuraient, entre autres, le rythme, la constance/continuité de ses séances était suffisant pour qu'elle accepte quelques turbulences intérieures. De plus en plus, celle qui parlait était aussi celle qui regardait, et celle qui regardait « goûtait » le monde avec les mots. Le monologue était de moins en moins intérieur, la parole de plus en plus intime, et les mots prenaient valeur de contact. Elle se sentait « insatiable » bien que bouleversée par tout ce « remue-ménage/ménage ». Autant elle s'était maintenue en dehors de tout lien, y compris avec moi, autant elle s'agrippait. Un passage obligé. Les fuites littéraires ont continué d'occuper le devant de la scène. Un pas en avant, un pas en arrière, sans que ce soit vraiment du sur-place ; sans que ce ne soit seulement cela. Un pas de danse... peut-être ! Freud a si souvent utilisé la métaphore des « antennes allant vers le monde extérieur pour le déguster » qu'il devenait difficile de ne pas la penser « touchant, tâtant (tasten)- touchant de près (terantasten) – goûtant (kosten) » (Balestriere, 2003, 72) le monde extérieur et par le fait même se découvrant un territoire intérieur.

Je ne prétends pas, au fil de ces quelques lignes, expliquer la dynamique psychique de cette personne. Encore moins tracer la trajectoire de son ana-

lyse ou en faire une « histoire de cas ». J'aimerais cependant souligner comment elle était assujettie à ses mots/histoires alors qu'elle croyait les contrôler, les manipuler et par conséquent contrôler son environnement de façon à garder sa vie psychique à l'abri de ce qu'elle nommait « les turbulences internes ». Il aura fallu que nous saisissons qu'elle ne faisait pas que raconter les histoires des autres, qu'elle ne faisait pas qu'emprunter les mots des autres, mais qu'elle était les mots qu'elle parlait ; ceux-ci étaient l'essence même de sa parole. Enfants ne nous amusons-nous pas tous à nous lancer, à l'occasion, cette taquinerie « celui qui le dit c'est celui qui l'est ». Accepter d'être transformé par ce que l'on cherche tant à contrôler.

À son tour elle interrogea la place que les contes avaient occupée, occupaient dans sa vie. Son questionnement portait sur les mères ; « pourquoi toujours les faire tuer ? ». Le mot semblait fort, il s'est avéré juste. On ne tue pas deux fois sa mère. Au mieux on s'attaque soi-même quitte à ne plus savoir qui enveloppe qui dans le blanc linceul.

La psyché serait, en son essence, ce qui de la mère prend soin de l'enfant, à condition de préciser que l'enfant crée sa mère au moins autant qu'elle ne le crée. Ne parlons pas ici d'intériorisation de la mère réelle, réelle ou imaginaire, comme bon ou mauvais objet. Avançons plutôt que c'est la mère absente qui fait notre intérieur. (Milner, 1969, 48).

Il était une fois... une petite fille dont la mère n'était jamais partie. Ce n'est pas d'amour qu'elle avait manqué mais d'absence. La mère réelle avait été « faite verbe ». Et le verbe avait pris toute la place... ou presque. Elle est revenue sur la nécessité que « la belle histoire » se déroule toujours avec le même rythme, les mêmes mots, la même intonation pour dire comment elle aurait aimé, malgré tout, que je ne sois qu'Écho. Alors elle ne me perdrait pas au moment où elle se sentait exister. « Peut-être aurais-je pu garder votre écharpe... un petit larcin dans toute une vie » sourit-elle. Elle ne s'était pas exercée, au cours de son existence, aux séparations et elle se sentait bien « vieille » pour développer les habiletés sociales qui mènent à l'amitié. Mais le désir d'être au centre de sa vie était là et elle savait qu'elle trouverait bien une façon « de penser à vous comme à un être en chair et en os ». Pendant les quelques années qui lui ont été allouées, après son départ, je recevais à chaque Noël une jolie carte de vœux, une carte toute simple, dessinée par elle et à l'intérieure de laquelle elle glissait quelques feuillets sur lesquels elle me racontait une jolie histoire. Jamais la même.

Elle quitta un peu, juste un peu, comme elle était venue, avec les mots d'un poète. Laissons-leur le mot de la fin :

Nous avons inventé autrui
 Comme autrui nous a inventé
 Nous avons besoin l'un de l'autre. (Eluard, 1951,408)

Suzanne Bouchard
 300-1363, av. Maguire
 Québec (Québec) G1T 1Z2

Références

- BALESTRIÈRE, L., 2003, *Freud et la question des origines*, De Boeck, Belgique.
- ELUARD, P., 1968, *Œuvres complètes II*, Collection la Pléiade, Gallimard.
- FREUD, S., 1985, *Résultats, idées, problèmes II*, Presses universitaires de France, Paris.
- GOMEZ MANGO, E., 2010, L'infantile en langues, *Langues et courants sexuels*, Presses universitaires de France, 15-40.
- KAFKA, F., 1918, *Méditations*, Collection L'Imaginaire, Gallimard.
- MILNER, M., 1974, *Les mains du dieu vivant*, 1969, trad. française, Paris Gallimard.
- NASIO, J.D., 2009, *Les yeux de Laure*, Payot, Paris.
- ROLAND, J.-C., 2010, *Les yeux de l'âme*, NRF, Gallimard.
- SÉCHAUD, E., 2010, Les courants sexuels, *Langues et courants sexuels*, Presses universitaires de France, 9-13.